

L'idée d'un retour à la nature a-t-elle un sens¹ ?

<ul style="list-style-type: none"> - <i>Première partie de l'introduction</i> → <u>installer le sujet dans son contexte</u>, si possible un <u>contexte qui n'est pas spécifiquement philosophique</u>. Il faut en effet avoir le souci de montrer qu'un sujet n'est pas une simple question scolaire, qui renverrait à un corpus philosophique auto référent. Bref, <u>avoir le souci d'inscrire le sujet dans le réel</u>. Ici le contexte choisi est à la fois socioculturel et historique: il s'agit d'une certaine <u>crise de la modernité</u>, qui, seule, peut a priori légitimer l'idée d'un "retour à la nature" - <i>Précision sur le sens du sujet:</i> " retour à la nature" = nature comme <u>modèle</u>. L'introduction a aussi pour fonction un <u>éclaircissement</u> du sujet → ne pas hésiter à montrer qu'on l'a compris. - <i>Position du problème du sujet</i> → mise en évidence d'un paradoxe - <i>Ensuite, <u>présentation de la problématique</u></i>, c'est-à-dire de l'enchaînement raisonné des questions qui découlent du problème initial. Cette problématique fournit en même temps son <u>plan</u> au développement. <p><u>I. Clarification et analyse du problème: l'idée d'un "retour..." semble contradictoire</u></p> <ul style="list-style-type: none"> - <i>D'abord</i> → <u>élaborer le concept</u> de "retour à la nature". Attention, il ne s'agit pas de commencer ainsi quelque soit le sujet, mais ici, l'expression "retour à la nature" n'étant pas évidente au départ, il peut sembler particulièrement fécond de l'éclaircir → travail de "débroussaillage conceptuel". - <i>Commencer par être empirique</i> → description, situations, exemples, etc... - <i>...pour ensuite, petit à petit, vous <u>élever au concept</u></i>, en employant une méthode 	<p>Peu après la deuxième guerre mondiale, les sociétés occidentales ont vu naître des éthiques nouvelles, qui à la fois dénonçaient le caractère violent de la civilisation et prônaient une sorte de retour à un ordre des choses que la cette civilisation aurait précisément oublié. C'était la naissance de l'écologie, la libération des mœurs, les hippies et autres "baba cool". Que ces mouvements aient précisément vu le jour après la Deuxième Guerre Mondiale est un fait remarquable qui ne doit sans doute rien au simple hasard: après ce qui s'était passé, on ne pouvait plus croire que la modernité et le modèle de civilisation ultra rationaliste qu'elle avait enfanté, étaient nécessairement synonymes, comme le croyaient le siècle des Lumières ou les positivistes du dix-neuvième, de progrès social et de bonheur. Le progrès technique entre autres, ne rimait plus avec le progrès moral.</p> <p>Rien d'étonnant dès lors que cette méfiance vis-à-vis de la culture et de la société soit accompagnée de l'idée d'un au-delà de toute culture et de toute société: autrement dit, l'idée d'une nature à laquelle il s'agirait de se conformer à nouveau; l'idée de la nature comme <i>modèle</i> auquel il faudrait revenir.</p> <p>Mais si l'on comprend bien l'origine d'une telle idée, la question de sa possibilité et de sa légitimité n'en est pas pour autant résolue. <i>Comment en effet la société et la culture pourraient-elles se conformer à un modèle qui serait la nature si elles se définissent précisément par opposition à toute naturalité?</i> Comment l'idée d'un retour de la nature serait-elle dès lors réalisable? Et si elle ne l'est pas, une telle idée a-t-elle au moins un sens? A moins que l'idée d'un retour à la nature prenne précisément tout son sens du fait même qu'il ne s'agisse que d'une idée, c'est-à-dire d'un idéal qui fonctionnerait comme un modèle critique à partir duquel il s'agirait d'amender la société et la culture.</p> <hr style="width: 20%; margin-left: auto; margin-right: auto;"/> <p>Tout d'abord, qu'entendons-nous par là lorsque nous parlons de "retour à la nature"? L'expression nous paraît certes familière, mais à quelle idée renvoie-t-elle précisément? D'abord, il faut remarquer qu'une telle expression renvoie à une multiplicité d'expériences particulières, et rien n'est moins sûr qu'une telle multiplicité ait véritable unité, autre que nominale. En effet, lorsque nous formulons le souhait de retourner à la nature, cette nature désigne tantôt la campagne, son air sain et son mode de vie rustique, tantôt une liberté instinctive que les contraintes de la vie moderne auraient étouffée, tantôt encore un "être" duquel le "paraître" social nous aurait détourné. On pourrait rajouter quantité d'autres exemples, moins actuels sans doute, mais d'autant plus universels par la même: l'histoire du Jardin d'Eden où homme et animal s'ébattaient avant que ne soit commis le premier péché et que l'homme ne soit déchu de son innocence primitive, le mythe de l'âge d'or auquel toute culture se réfère en tant de crise, ou encore l'image, chère aux romantiques, du "bon sauvage" qui n'a pas encore été corrompu par la société et par ses affres.</p> <p>Que peut-on dégager d'une telle multiplicité de situations,</p>
---	--

¹ C'est un sujet que j'ai donné l'an dernier à mes élèves de TL, en fin d'année...

<p><i>inspirée par Platon.</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - <i>Analyse du concept (→ l'objectif: parvenir à une hypothèse de définition qui nous fournirait une base de réflexion.)</i> - <i>Première étape: l'analyse structurelle → on s'intéresse à la signification de l'idée, abstraction faite de sa valeur ou de sa vérité.</i> - <i>Double sens (essentiel dans ce sujet) du mot "nature"...</i> - <i>Référence à la philosophie d'Aristote (cf. texte Texte d'Aristote, n°2 p.102, étudié en cours) Remarquez que la référence vient <u>après</u> l'analyse.</i> - <i>Dégager un des présupposés fondamentaux du sujet (déjà suggéré dans l'introduction): l'idée retour à la nature suppose une vision de la nature comme origine et comme; bref, suppose une vision de la nature "cosmique", ou chaque chose et chaque être est réalise son essence en étant "à sa place".</i> 	<p>d'images, de mythes et de rêves? Trois aspects nous semblent essentiels; ceux-ci relèvent à chaque fois de la façon dont nous visons² l'idée de "retour à la nature": sa signification, son origine et sa fonction critique.</p> <p>D'abord, si l'on s'en tient au <i>contenu objectif</i> de l'idée elle-même (à la signification ou au pur contenu intellectuel de l'idée), les exemples cités auparavant semblent se rejoindre autour d'un caractère commun: il s'agit à chaque fois d'une <i>origine perdue</i> à laquelle on désire revenir. Pourquoi précisément? Parce que certains développements abusifs de la culture l'auraient enfouie sous des artifices qui ont finit par nous détourner pour de bon. L'idée d'un "retour à" quelque chose présuppose effectivement que ladite chose ait été <i>perdue</i>. Ainsi considère-t-on souvent, comme nous l'avons indiqué plus haut, que la modernité nous a éloigné du "vrai sens des choses", sens que la tradition rustique par exemple, celle des "vrais gens", qui sont en contact direct et permanent avec la nature, aurait, au moins partiellement, conservé³. Mais il y a encore autre chose. Il ne suffit pas de dire qu'il s'agit de revenir à une telle origine parce qu'on l'a perdue. L'origine qu'il s'agit de retrouver n'a aucune valeur par elle-même. S'il s'agit précisément de la retrouver, c'est qu'on suppose qu'elle contient, vierge et pure de toute adjonction corruptrice, quelque chose comme notre pure <i>identité</i>, c'est-à-dire ce qui nous définit en propre. Autrement dit notre <i>essence</i>.</p> <p>Or, "essence" se également "nature". On comprend dès lors que derrière une apparente <i>régression</i> vers l'origine (trop facilement critiquable), se cache quelque chose de plus fondamental: il s'agit avant tout de revenir à ce qui fait notre identité, et le modèle d'une telle identité serait d'ordre naturel: <i>la nature</i> contiendrait <i>notre</i> nature, et c'est pour cela qu'il s'agirait de s'y ressourcer. Une telle idée n'est pas étrangère à la pensée aristotélicienne. Pour Aristote, en effet, la nature d'une chose, c'est son essence, et celle-ci coïncide elle-même à son origine. Cette coïncidence ontologique repose plus généralement sur un vision téléologique de l'être: chaque chose tend, autant qu'elle le peut, à réaliser son essence, et, cette tendance, c'est la nature elle-même qui l'a inscrite dans la chose. Ainsi une pierre ou autre "corps lourd" est <i>prédestiné</i> à résider "en bas", c'est-à-dire sur le sol pour Aristote. Ainsi, lorsqu'on l'en détourne (par exemple si quelqu'un jette la pierre en l'air), elle tend immédiatement à retourner vers son lieu d'origine. Revenir à son <i>origine</i>, c'est en même temps progresser vers une <i>fin</i> que la nature elle-même a assignée à la pierre, et une fois la fin atteinte, la pierre réalise son essence même de pierre. <i>Retourner</i> à la nature n'est donc rien d'autre que <i>progresser</i> vers sa nature pour Aristote.</p> <p>Or, une telle vision de la nature, typiquement grecque est cosmique: si la nature est bien ce principe originaire et immuable qui assigne à chaque chose sa "place" (c'est-à-dire son origine et</p>
--	---

² C'est-à-dire la façon dont notre conscience se tourne vers l'idée; en l'occurrence ici: 1) le point de vue de sa **signification** propre, 2) de sa **genèse**, 3) de ce à quoi elle s'**oppose** ou de ce qu'elle **exclue**. Nous reviendrons pendant l'année sur une telle méthode dite d'analyse ou de distinction conceptuelle, notamment dans le chapitre réservé à l'opinion. C'est ce plan analytique que nous allons suivre (là encore, cela n'a rien d'une "méthode universelle")

³ Attention: nous ne prenons pas ici le parti d'une telle idée! Pour l'instant, l'idée est simplement examinée, afin de l'élever à la précision d'un concept clair et distinct, mais sa valeur et sa légitimité ne sont pour l'instant pas interrogés; d'où l'usage de guillemets (usage dont, par ailleurs, il ne faut pas abuser!)

⁴ *Physis*: nature en grec; *nomoi*: lois et institution humaines, toujours particulières, puisque changeantes d'une cité à l'autre.

⁵ Cf. Texte 11 page 90.

<ul style="list-style-type: none"> - <i>Problématisation → critique des arguments précédents → contradiction → transition avec la suite.</i> 	<p>sa fin), autrement dit son identité, comment l'homme aurait-il pu perdre cette identité? Cela voudrait dire que l'homme lui-même n'appartient pas exactement à la nature comme la pierre, la plante, ou l'animal. Et si tel est le cas, comment retrouverait-il cette origine en se tournant vers la nature? On le voit, la réflexion est ici prise dans des contradictions et des apories multiples. Comme si <i>l'idée même</i> d'un retour à la nature serait contradictoire dans les termes, c'est-à-dire absurde.</p>
<p><u>II. Origine et fonction psychologique de l'idée.</u></p>	
<ul style="list-style-type: none"> - <i>Ne pas hésiter à insister sur ce qui lie les parties entre elles.</i> - <i>L'idée d'un retour à... présuppose une perte, une crise → analyse de cette crise.</i> 	<p>Tournons-nous donc vers les deux autres aspects de l'idée d'un retour à la nature, en commençant par interroger son origine. Celle-ci découle en quelque sorte de sa signification même. Nous avons dit que l'idée d'un retour à la nature suppose que ladite nature est ce <i>modèle</i> auquel l'homme aurait à se conformer. Ainsi est-ce le plus souvent en temps de <i>crise culturelle</i>, c'est-à-dire lorsque la vie sociale est mise en cause dans ses fondements mêmes, qu'une telle aspiration à revenir à la nature se manifeste. Pour quoi la nature précisément? D'abord, tout simplement parce que, par définition, elle est <i>l'autre</i> de la société: éternelle (contrairement aux institutions humaines, soumises aux contingences de l'histoire), autosuffisante (alors que l'homme a besoin de la nature, la nature n'a pas besoin de l'homme) de ce fait, rassurante. <i>C'est là sans doute la fonction psychologique essentielle de l'idée d'un retour à la nature: elle est le reflet de la prise de conscience qu'a l'homme d'une certaine fragilité, pour ne pas dire vanité, des choses humaines, c'est-à-dire politiques et sociales.</i></p>
<ul style="list-style-type: none"> - <i>Déduction, à partir de l'<u>origine critique</u> de l'idée d'un "retour à la nature", de sa <u>fonction lénifiante</u>.</i> 	<p>C'est ainsi que les, comme le montre Arendt dans <i>La crise de la culture</i>, le Stoïcisme, qui préconise justement de "vivre en conformité avec la nature", apparaît et se développe en Grèce dans une période de grave crise morale et politique. C'est ainsi également que, plus tôt, les Sophistes ont pour la première fois dans l'histoire de la philosophie, thématiqué l'opposition entre une <i>physis</i> éternelle et immuable et des <i>nomoi</i>⁴ contingents et fragiles. Cette opposition s'est précisément affirmée dans l'histoire de la philosophie antique, lorsque les cités grecques devaient faire face à de graves crises morales.</p>
<ul style="list-style-type: none"> - <i>Références: stoïcisme et sophistique.</i> 	<p>Les mœurs et les lois, sont <i>relatives</i> et donc nécessairement imparfaites au regard d'une nature universelle et parfaite, parce que, selon Calliclès par exemple, elles inversent <i>l'ordre naturel</i> des choses (cf. Platon, <i>Gorgias</i>⁵). Il faut donc, pour en finir avec les crises incessantes auxquelles sont vouées les sociétés humaines, <i>revenir</i> à une morale et à une politique qui soient conformes à la nature; autrement dit qui prenne la nature comme modèle.</p>
<ul style="list-style-type: none"> - <i>Retour à l'idée de nature comme modèle.</i> 	<p>Nous avons pourtant montré en quoi un tel retour était contradictoire. Si un tel retour semble impossible, en même temps que peu souhaitable (le type de "droit" que préconise Calliclès se confond avec le droit du plus fort, c'est-à-dire avec un "non droit"; l'humanité présupposée par un tel retour serait précisément inhumaine), pourquoi l'homme persiste-t-il néanmoins dans sa <i>nostalgie</i> d'un tel retour? Sans doute parce que, comme le montre Hobbes dans son <i>Léviathan</i>, l'état de nature est un état dans lequel l'homme n'est au départ, <i>soumis à aucune espèce de contrainte</i> (politique, juridique ou morale). On sait bien que cette absence de contrainte est stérile, puisque, même si, dans un tel état l'homme se <i>sent</i> absolument libre, il ne <i>l'est</i> pas, ou du moins jamais très longtemps! Mais nous ne retenons le plus souvent, comme les empiristes l'avaient compris, que la première impression des choses et des sentiments qui nous</p>
<ul style="list-style-type: none"> - <i>Nouvel aspect du problème</i> 	
<ul style="list-style-type: none"> - <i>Réponse à ce problème</i> 	

<p>- <i>Conclusion: plus qu'une erreur, l'idée... est une illusion qui répond à un désir lui-même socialement suscité...</i></p> <p>- <i>L'origine de ce désir</i></p> <p><u>III. Légitimité de l'idée en tant que concept opératoire et critique.</u></p> <p>- <i>L'idée d'un retour..., parce qu'elle a une fonction psychologique, n'est donc pas gratuite: elle a une raison, donc un sens.</i></p> <p>- <i>L'origine sociale de l'illusion.</i></p> <p>- <i>Référence à Freud.</i></p>	<p>affectent. Ainsi ne retenons-nous dans notre cas que l'impression d'une liberté absolue qui serait l'apanage de l'état de nature. Même si un minimum de réflexion suffirait pour comprendre que cette impression est trompeuse! Par une logique elle-même tout à fait naturelle, en effet, les libertés s'opposant les unes aux autres, s'éliminent mutuellement, et de ce fait, l'homme, à l'état de nature, est en permanence exposé à la violence et la mort. Il n'en reste pas moins que cet état est l'objet de bien des rêveries!</p> <p>Le mécanisme psychologique et social ces rêveries serait le suivant : face à une société dans laquelle la conscience humaine ne se retrouve plus, face à une société devenue elle-même étrangère et hostile, alors qu'elle avait précisément pour vocation de se protéger d'une nature elle-même originellement étrangère et hostile, l'idée d'un retour à la nature fonctionne comme un lénifiant commode et immédiatement disponible. En tant de crise, on <i>réagit</i> avant de <i>réfléchir</i>, et tout ce que l'on retient de l'état de nature, c'est cette <i>liberté infinie</i> (mais abstraite) qu'on <i>confond</i> alors avec une liberté et un bonheur réels. On comprend mieux que, dès que l'on abandonne la simple réaction au profit de la réflexion, on s'empêtre dans d'infinies contradictions! Mais si la réaction est plus forte, c'est précisément parce qu'elle permet à la conscience humaine de se défendre et non pas (seulement) parce que les hommes sont imbéciles: l'idée d'un retour à la nature est bien plus qu'une <i>erreur</i>; elle est une <i>illusion</i> qui, comme telle a sa fonction: répondre à la profonde frustration résultant d'un désir insatisfait.</p> <p>Quelle est la source de ce désir? Nous l'avons déjà dit: s'il y a <i>retour</i> à..., cela suppose au préalable une <i>perte</i>. Mais qu'est-ce qui est précisément perdu? Sans aucun doute la liberté. A cause de son organisation ultra rationnelle et contraignante, notre société, obsédée par l'efficacité technique et, de ce fait déshumanisante, apparaît comme violente, alors que sa principale raison d'être (c'est un point sur lequel s'accordent tous les théoriciens du passage de l'état de nature à la société) est de nous protéger contre la violence et l'hostilité de la nature! L'agression technicienne par exemple, au lieu d'être alors comprise comme un manque de technicité de la technique elle-même, est vécue comme un sorte de juste retour des choses, comme si la nature, en ayant eu assez de se faire exploiter et dominer par une humanité ultra civilisée mais ingrate, se vengeait: pollution, guerres, etc.</p> <p>De ce fait, si l'idée d'un retour à la nature est logiquement inconséquente, il n'en reste pas moins qu'en tant que <i>pure idée</i>, elle a un sens. Pour le dire autrement: c'est sans doute une idée sans objet, mais en tant qu'idée, elle n'est pas <i>sans raison</i>! Elle désigne la réalité d'un être en souffrance qui s'y réfugie (en ce sens, elle a un "sens" au premier sens du terme). C'est en ce sens qu'elle fait rêver à 'un passé, sans doute idéalisé et mal compris, mais qui offre une solution à bas prix à tous nos problèmes. Pourquoi regrettons-nous si volontiers le « bon vieux temps » (qui présuppose lui-même, en dernière analyse, une nostalgie d'un état pré culturel) ? Cela ne présuppose-t-il pas une méfiance, voire un haine par rapport à toute nouveauté, à tout progrès culturel ou social? Mais une telle haine, gageons-le, n'est pas gratuite! Qui a peur du progrès social et culturel? Sans aucun doute celui qui n'y participe pas!</p> <p>Freud dans <i>Le malaise dans la culture</i> a très bien analysé les raisons ce qu'il considère comme un retour à la sauvagerie et aux instincts les plus brutaux de l'homme: la Première Guerre Mondiale. Son hypothèse, qui rejoint ici notre développement, est</p>
--	--

<p>- <i>Interprétation de la thèse de Freud.</i></p> <p>- <i>Résultat du développement: l'idée d'un... a un sens si l'on lui réserve un statut opératoire et critique → on évite le non sens et la contradiction en évitant de "chosifier" un tel retour.</i></p> <p>- <i>Deuxième acception du mot "sens" → sens comme direction.</i></p>	<p>la suivante. Tout société repose en grande partie sur le sacrifice d'une certaine quantité de pulsions individuelles: les pulsions sexuelles et les pulsions dites "de mort" (que Freud nomme <i>Eros</i> et <i>Thanatos</i>). Mais un tel "sacrifice", pour être acceptable, doit être compensé par d'autres satisfactions. Ces satisfactions ne sont pas d'ordre pulsionnel, mais social: c'est à la culture et non à la nature de les fournir. Ce sont donc des satisfactions "culturelles", au sens premier mais aussi dérivé de cet adjectif: artistiques, politiques, scientifiques, sociales, etc. Mais il arrive le plus souvent que de telles satisfactions ne soient réservées qu'à une petite minorité de privilégiés, alors que la grande majorité du peuple n'a, quant à elle, rien qui compense ses pulsions sacrifiées. Or, c'est précisément là que le bât blesse: ce qui est sacrifié, ce ne sont pas les pulsions elles-mêmes; c'est à la <i>satisfaction</i> des pulsions qu'on renonce. Autrement dit, les pulsions ne sont pas <i>anéanties</i>, mais seulement <i>refoulées</i>! Et si elles n'obtiennent pas leur lot de satisfactions indirectes (par ce que Freud nomme "sublimation"), elles explosent littéralement: la digue sociale et morale qui les maintenait refoulées se fissure et finit par rompre. C'est alors que se déchaînent les instincts les plus primitifs de l'homme et qu'il retourne pour ainsi dire à l'état de nature! Bien plus que le fait d'avoir un sens, une telle idée revêt parfois (et même souvent) une inquiétante réalité!</p> <p>Faisons le point: nous avons vu que ce sont des mécanismes d'une société corrompue et insatisfaisante qui mènent les individus à se réfugier dans l'idée d'une nature où l'on pourra laisser libre cours à tous ses désirs. Mais là où une telle idée est illusoire, elle a également une fonction critique: pour parodier une phrase de Marx, elle est " pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre, la protestation contre la détresse réelle" (<i>Critique du droit politique hégélien</i>). S'il n'y a donc pas lieu de retourner à la nature elle-même, peut-être qu'il faut néanmoins chercher, <i>dans sa simple idée</i>, quelque chose qui nous permettrait d'amender cette société pathogène, qui nous amène parfois à revenir réellement à l'état de nature. Il est sans doute contradictoire de vouloir remonter à l'état de nature, ou de refonder la société à la manière dont Calliclès voulait la refonder, c'est-à-dire en conformité avec les lois de la nature. L'homme y perdrait ce qui fait son humanité: le retour à <i>la</i> nature signifierait une perte de <i>sa</i> nature. D'ailleurs, comme l'a bien montré Rousseau, l'homme à l'état de nature n'est qu'une hypothèse de travail et non une réalité! Ce serait une entreprise vaine et paradoxale de remonter historiquement à une forme d'humanité qui soit dépouillée de toute socialité et de toute culture. Un tel dépouillement n'est possible qu'à titre d'hypothèse. Et la fonction de l'hypothèse rousseauiste de l'état de nature à la fois théorique et morale. Expliquons-nous.</p> <p>Le point de vue de Rousseau n'est ni historique, ni scientifique: il ne s'agit pas de retracer la genèse ou l'origine de la société. Son point de vue est méthodologique. L'état de nature est une hypothèse de travail utile, mais qui n'a elle-même aucune valeur positive: elle permet de <i>donner un sens</i> aux faits, sans être elle-même un fait. <i>Elle relève donc, par excellence, du sens</i>: elle donne une <i>direction</i> et <i>oriente</i> la réflexion sur la société. En effet, la méthode de Rousseau consiste à déconstruire la vie sociale en dépouillant l'homme de toute caractéristique sociale et culturelle; ce qui reste, ce qui résiste à une telle déconstruction sera "ce <i>qu'aurait pu</i> devenir le genre humain s'il fût resté abandonné à lui-même" (<i>Second Discours</i>) Autrement dit, un modèle théorique mais aussi et peut-être surtout éthique. Il permet en effet de</p>
--	---

<p>- <i>Conclusion: réponse à la question.</i></p>	<p>concevoir ce que signifie "être humain", en dehors de tous les maux que la société a produits.</p> <hr/> <p>L'idée d'un retour à la nature, en tant qu'idée, est donc un idéal: celui de ce que l'homme doit essayer d'atteindre pour réaliser son humanité. Cette idée a par la même une fonction éminemment critique, puisqu' à l'horizon de l'analyse rousseauiste il y a cette question fondamentale: quelle forme de société permettrait de réconcilier l'homme avec son humanité? Autrement dit, quel société faut-il souhaiter si l'on veut une société qui permette à l'homme de concilier sa nature avec sa culture. C'est précisément cette question à laquelle tente de répondre le <i>Contrat Social</i> de Rousseau.</p> <hr/>
--	--